Introduction

Spontanément on serait tenté de supposer que le sujet de ce livre, l'environnement et le pouvoir, devrait figurer de manière prééminente parmi les orientations de recherche, ne serait-ce que dans le champ de l'histoire de l'environnement. En effet, avec un sujet comme «environnement et pouvoir», nous sommes au cœur et aussi au ventre des relations des sociétés avec leur milieu. Des relations diversifiées, parfois mouvantes ou récurrentes dont les coévolutions s'inscrivent tant dans l'histoire humaine que dans l'histoire naturelle. Il est ainsi justifié de se demander en quoi la démarche historique peut-elle décrire les différents seuils techniques et les systèmes agro-sylvo-pastoraux mais aussi les systèmes urbains des périodes historiques.

Malgré tout, on chercherait en vain une riche littérature sur le sujet. Il est vrai que bon nombre d'études d'histoire de l'environnement abordent le sujet de manière implicite¹. Cela s'explique entre autre par le fait qu'une bonne part des sources écrites renseignant sur l'histoire de l'environnement est le résultat de conflits d'usages des ressources naturelles. Étant souvent une histoire de conflits, l'histoire de l'environnement implique la question d'instruments régulateurs – régulant non seulement l'échange entre l'homme et son milieu naturel, mais aussi le déroulement et la solution des conflits; ce qui comprend toujours la question du pouvoir. Dans ce domaine il faut penser aux régulations juridiques, aux processus politiques dans un sens restreint, mais aussi aux rapports de force sur le plan économique. Car grand nombre d'arguments soutiennent bel et bien l'hypothèse que les rapports entre les hommes et leur environnement sont influencés par des fins économiques.

Quoi qu'il en soit, il n'y a presque pas de travaux qui analysent les relations entre le pouvoir et la nature de manière systématique. Cela se voit très bien quand on recherche, dans la base de données bibliographiques »Historical abstracts«, les deux termes combinés: il n'y a qu'une maigre douzaine de résultats, dont aucun ne répond au besoin d'une approche systématique. Nous disposons pourtant d'une étude magistrale intitulée »Natur und Macht« (»Nature et pouvoir«), parue en l'an 2000, signée par Joachim Radkau². Dans cet ouvrage le lecteur est informé, entre autres, sur le fait que les problèmes environnementaux et leurs solutions sont souvent à la base d'une élaboration ou d'une extension du pouvoir – la domination de l'environnement étant l'occasion pour ainsi dire de redéfinir les relations sociales. Tandis que Radkau cite, avant tout, les sociétés agraires prémodernes (en Chine par exemple), il n'est pas inutile de

¹ Voir p.ex. Paul WARDE, *Ecology, Economy and State Formation in Early Modern Germany*, Cambridge 2006, ou bien Bernd-Stefan GREWE, *Der versperrte Wald. Ressourcenmangel in der bayerischen Pfalz 1814–1870*, Cologne 2004, mais aussi Robert DELORT, François WALTER, *Histoire de l'environnement européen*, Paris 2001.

² Joachim RADKAU, *Natur und Macht. Eine Weltgeschichte der Umwelt*, Munich 2000.

rappeler que les »grands projets« dans les sociétés communistes du XX^e siècle constituent d'autres exemples importants³.

Comme le sujet du pouvoir et de l'environnement ne fait pas (encore) partie du discours historiographique bien établi, nous proposons, par cette publication, de mettre en évidence son importance⁴.

Le pouvoir, d'abord, c'est évidemment l'un des sujets-clé de toute société. Le fait trivial qu'une société soit un groupe d'humains organisé (de quelque manière que ce soit), implique déjà la question des hiérarchies et par là, du pouvoir. On ne va pas s'attarder, ici, à donner une description ou même une définition exacte de ce qu'est le pouvoir. Au lieu de se remettre en la formule wébérienne assez violente, qui postule que le pouvoir serait la capacité de forcer quelqu'un d'autre d'agir contre son gré⁵, on se contente ici de souligner la pluralité du phénomène »pouvoir«, sachant bien que les formes et les techniques du pouvoir varient fondamentalement selon les périodes et les cultures, incluant bien entendu des situations, dans lesquelles les »puissants« ainsi que les non-puissants profitent de leurs relations. Retenons donc simplement le constat que la question du pouvoir hante (presque) tout travail d'historien. D'une certaine manière, toute analyse de sociétés, soit-elle récente ou historique, est organisée autour de la question de qui détient le pouvoir, comment le pouvoir se stabilise, pourquoi est-il soumis à des mutations et comment il est mis en question.

L'environnement est aussi un facteur vital. Si l'histoire de l'environnement analyse les bases naturelles de la vie humaine: c'est donc une perspective de recherche qui soulève des problèmes qui ne peuvent être davantage fondamentaux. De plus, l'histoire de l'environnement intègre aussi l'évolution des rapports entre les sociétés et la nature ainsi que la pensée de l'homme sur l'environnement⁶. En outre, la question de l'environnement contient une dimension politique d'actualité au sens plein du terme. Depuis deux ou trois décennies la plupart des sociétés contemporaines a intégré les problèmes environnementaux, ne serait-ce que dans leurs réflexions sur les coûts de l'industrialisation et de la société de consommation⁷. Ainsi, c'est devenu de nos jours l'une de préoccupations centrales dans les débats publics: en Allemagne (peut-être plus qu'en

³ Klaus GESTWA, *Technik als Kultur der Zukunft. Der Kult um die »Stalinschen Großbauten des Kommunismus«*, dans: *Geschichte und Gesellschaft* 30 (2004), p. 37–73.

⁴ Après tout, l'histoire peut être vue »comme un processus, une marche au sein de laquelle l'historien est lui-même en marche« pour reprendre un des entretiens publiés de Edward H. CARR, *Qu'est-ce que l'histoire?*, Paris 1988, p. 199.

⁵ Weber fait la différence entre »Macht« et »Herrschaft«, la dernière étant qualifiée par l'existence d'institutions et par l'idée d'un exercice légitime du pouvoir; »Macht« serait »jede Chance, innerhalb einer sozialen Beziehung den eigenen Willen auch gegen Widerstreben durchzusetzen, gleichviel, worauf diese Chance beruht«; »Herrschaft« par contre »die Chance, auf einen Befehl bestimmten Inhalts bei angebbaren Personen Gehorsam zu finden«; cf. Max WEBER, *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriß der verstehenden Soziologie*, Tübingen 1980, p. 28.

⁶ L'écologie, »la plus humaine des sciences de la nature« selon Jean-Paul DELÉAGE, *Une histoire de l'écologie*, Paris 1994.

⁷ John MCNEILL, *Something New Under the Sun: an Environmental History of the Twentieth-Century World*, New York 2000; pour l'Allemagne et certains pays européens cf. Franz-Josef BRÜGGEMEIER, Jens Ivo ENGELS (dir.), *Natur- und Umweltschutz nach 1945. Konzepte, Konflikte, Kompetenzen*, Francfort/M. 2005.

France⁸) l'écologie politique a eu de grands succès et certains groupes de la société ont changé leur style de vie (bien qu'il ne faut pas surestimer les effets pratiques et les façons de vivre «alternatives»). Dans la vie politique internationale, en plus, le concept du développement durable s'avère une formule impérieuse, structurant ainsi l'exercice du pouvoir dans les relations internationales⁹. Il est vrai que dans les discours des historiens, surtout dans les livres d'histoire générale, l'environnement ne joue pas encore un rôle en rapport avec son importance pour l'idée que nos sociétés actuelles se font d'elles-mêmes¹⁰ – ce que souligne Gerrit Jasper Schenk à propos de la recherche médiéviste en Allemagne.

Mettant en relation les deux termes d'environnement et du pouvoir, nous proposons ici d'aborder les rapports entre deux facteurs fondamentaux structurant chaque société. En plus, nous entendons par là souligner l'importance de l'approche historique de l'environnement pour toute l'histoire. Par la voie d'un des sujets majeurs de l'historiographie nous espérons inciter un débat qui va au-delà des cercles des spécialistes «écologisant», étant convaincus que la perspective de l'environnement vaut la peine d'être intégrée dans le discours de l'histoire générale – comme il ouvre de nouvelles perspectives, enrichissant notre compréhension des sociétés historiques, et, dans notre cas, surtout l'analyse des rapports de pouvoir.

L'«environnement» et le «pouvoir» – ce sont évidemment deux catégories vastes, et l'on pourrait reprocher à cette démarche de vouloir aborder un sujet peu défini, surtout dans un contexte scientifique dominé par la spécialisation des chercheurs. Il faut tout de même mettre en relief les avantages de nos catégories. L'environnement et le pouvoir ouvrent la voie précisément grâce à leur caractère global, à des approches comparatistes. Ces deux catégories sont opérationnelles des sociétés de l'Antiquité jusqu'aux XX^e et XXI^e siècles. En fait il nous semble qu'il n'y a pas de contradiction entre la spécialisation et le sujet de cet ouvrage, car le spécialiste est appelé à revoir son champ de recherche à la lumière de la perspective en question – ce qui est vrai pour la plupart des textes réunis.

Comme notre sujet se présente sous un aspect nouveau, il nous revient de tracer quelques pistes à partir desquelles on pourrait aborder les relations entre le pouvoir politique et social d'un côté et de l'environnement de l'autre. Tout d'abord, on est tenté de regarder la question du pouvoir comme une affaire purement humaine, structurant les relations entre les membres de la société des hommes et des femmes. La dimension de l'environnement serait ainsi un facteur «extérieur», structurant seulement le cadre et les conditions pour les activités de domination ou de soumission sociales,

⁸ En tout cas de manière récurrente, encore qu'il faille ajouter ce thème depuis la pré-campagne et la campagne présidentielle française de 2006–2007. Est-ce toutefois une tendance de fond?

⁹ Surtout dans la politique d'aide au développement, cf. la brochure du Ministère fédéral pour la coopération économique: Umwelt – Entwicklung – Nachhaltigkeit. Entwicklungspolitik und Ökologie, publ. par Bundesministerium für wirtschaftliche Zusammenarbeit, Bonn 2002.

¹⁰ Introduction/Einleitung, dans: Franz BOSBACH, Jens Ivo ENGELS, Fiona WATSON (dir.), Environment and History in Britain and Germany / Umwelt und Geschichte in Großbritannien und Deutschland, Munich 2006.

qui resteraient des drames (ou à l'opposé des comédies voire des tragicomédies) purement humaines.

Par les travaux de Bruno Latour sur l'histoire des sciences aux XIX^e et XX^e siècles, en revanche, nous savons très bien que le travail de purification, le travail intellectuel qui essaie de séparer la société de la nature, est une illusion. En fait, selon Latour tout phénomène est le résultat d'un mixage entre la société et la nature; tout est »hybride« selon lui¹¹. Bien entendu, tous les arguments de Latour ne sont pas nécessaires pour comprendre que l'exercice du pouvoir a souvent, sinon toujours, besoin d'apports matériels.

Il est essentiel de mettre en relief la dimension matérielle de tout exercice de pouvoir – la matérialité du pouvoir n'étant bien entendu pas définie par la présence d'argent ou de facteurs économiques, mais étant définie par les faits physiques, chimiques, biologiques, géographiques dont il faut tenir compte pour bien comprendre les enjeux du pouvoir des hommes sur les hommes. Il faut mettre en évidence que les échanges au sein de la société sont très souvent, sinon toujours, appuyés sur ou accompagnés par des échanges de matières avec le milieu, au moins dès qu'il y a une certaine complexité des sociétés¹². Comme le montre Olivier Büchsenschütz dans son texte, cela est valable même pour les sociétés protohistoriques; d'autant plus qu'elles constituent à des degrés divers un héritage pour les époques historiques.

Nous n'entendons pas, par là, soutenir la thèse du déterminisme naturel, qui verrait dans les conditions matérielles l'agent d'un »programme« ou d'une »programmation« qui forcerait les êtres humains à développer des comportements ou des attitudes bien précis. Au lieu d'un déterminisme désuet, qui ferait une histoire d'automates et non d'hommes, nous proposons de faire valoir l'interconnectivité de l'environnement naturel et des relations sociales. Ainsi le regard historique tiendra compte de relations dynamiques entre les sociétés et leur environnement, décrivant des relations dynamisées soit par des processus naturels, soit par l'activité de l'homme. Nous ne voulons pas, non plus, soutenir que les relations avec l'environnement constitueraient la dimension ou le facteur principal pour comprendre le phénomène du pouvoir – car ce serait décidément une œuvre de naïveté. Loin de cela, nous sommes très conscients du fait que le pouvoir représente un phénomène complexe – peut-être aussi complexe que la société dans sa globalité. En revanche, notre propos est d'ajouter à nos connaissances sur cette complexité un regard additionnel qui serait celui de la dimension de l'environnement.

On pourrait avoir l'impression que cette idée »matérialiste« se mettrait en opposition contre la tendance méthodologique récente qui a privilégiée les approches d'histoire culturelle. La nouvelle histoire du politique, la »neue Politikgeschichte« par exemple, est caractérisée par l'idée que le fonctionnement et l'idée même du pouvoir (et des échanges politiques) doit être décrite en des termes de culture, c'est-à-dire de symboles

¹¹ Bruno LATOUR, Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique, Paris 1991.

¹² Nous entrons, par les échanges, dans la théorie des flux et de ses formalisations mathématiques mais aussi dans le champ anthropologique des transferts.

et d'énoncés qui constituent, par leur échange, le champ du politique¹³. Récemment et dans ce contexte, des concepts émergent qui s'intéressent de plus en plus aux acteurs et aux logiques voire aux auto-dynamismes des pratiques sociales qui constituent, à leur tour, la mise en œuvre du politique¹⁴. Quoi qu'il en soit: le lecteur remarquera aisément que l'approche défendue dans cet ouvrage ne prêche pas un dédain de l'histoire culturelle, il s'agit plutôt de l'inverse – ce qui ne surprend pas puisque plusieurs participants allemands surtout ont déjà travaillé dans ce vaste champ (Engels, van Laak, Schenk). Il s'agit plutôt de chercher à étendre encore la grille de recherche proposée par l'histoire culturelle par la voie des pratiques qui jouent un rôle central dans bon nombre d'articles. Ainsi les pratiques de la chasse établissent des échanges matériels autant que symboliques et sociaux entre le paysage, les animaux, les gens de pouvoir, les groupes inférieurs... (Duceppe-Lamarre, Knoll). Les infrastructures modernes étant la matérialisation d'échanges entre l'homme et l'environnement ainsi que de relations de pouvoir, constituant en même temps des énoncés hautement symboliques, comme elles sont, entre autres, porteuses d'une image des sociétés qui les établissent (van Laak, Lestel)¹⁵. Gerrit Jasper Schenk propose, ayant en vue la recherche des médiévistes allemands, de rapprocher l'histoire de l'environnement à une tradition, qui a pensé le social et le pouvoir ensemble. Dans cette perspective, l'histoire sociale rentre dans la perspective de recherche, ce qui est d'ailleurs caractéristique pour presque toutes les communications présentées dans ce cadre.

Bref, on prend parti pour la multiplicité des méthodes et pour la multiplicité des regards qui ne constitue pas une *Meistererzählung*, pas de récit d'autorité. Il ne s'accorderait d'ailleurs pas avec la rencontre internationale qui se trouve à l'origine de ce livre. Mais nous avons tout de même besoin de certains repères pour orienter les recherches.

Dans sa contribution, Robert Delort réalise une double ouverture du débat sur l'environnement et le pouvoir. Il le fait de manière spatiale et disciplinaire en situant les cas allemand et français au sein du vaste ensemble linguistique indo-européen. L'historien adopte ainsi une approche du temps long en proposant de considérer les langues comme étant un levier de pouvoir sur l'environnement. La question étant de savoir comment l'Occident a réussi à exploiter la nature au profit de l'homme? Vaste question... Plusieurs hypothèses ont déjà été proposées auparavant: l'hypothèse religieuse avec le christianisme, l'hypothèse écologique avec un milieu naturel favorable à l'homme et l'hypothèse linguistique sur laquelle Robert Delort revient et qui présente l'avantage de faire partie des sources mêmes de l'historien puisque ce dernier travaille (principa-

¹³ Cf. par exemple Ute FREVERT, Heinz-Gerhard HAUPT (dir.), *Neue Politikgeschichte. Perspektiven einer historischen Politikforschung*, Francfort/M. 2005.

¹⁴ Dietrich HARTH, Gerrit SCHENK (dir.), *Ritualdynamik. Kulturübergreifende Studien zur Theorie und Geschichte rituellen Handelns*, Heidelberg 2004; Thomas MERGEL, *Überlegungen zu einer Kulturgeschichte der Politik*, dans: *Geschichte und Gesellschaft* 28 (2002), p. 574–606; pour le domaine du mouvement écologiste Jens Ivo ENGELS, *Naturpolitik in der Bundesrepublik. Ideenwelt und politische Verhaltensstile in Naturschutz und Umweltbewegung 1950–1980*, Paderborn 2006.

¹⁵ Pour le nouveau champ des recherches historiques sur les infrastructures cf. le numéro spécial de la revue *Saeculum* 57/1 (2007).

lement mais non exclusivement) sur les textes¹⁶ qui consignent les langues et leurs évolutions. Car pour les linguistes il existe un lien entre les structures mentales et les structures linguistiques. Pour les historiens, l'enregistrement par l'écrit des langues permettrait d'étudier les évolutions de la pensée en relation avec la mainmise progressive de l'homme sur son environnement, étant entendu que le potentiel de compréhension du monde est augmenté par les capacités linguistiques à décrire le monde. Voilà donc une hypothèse globale qui attend sa démonstration ou ses détracteurs et qui implique une combinaison d'analyses linguistique, historique, environnementale et des mentalités dont des mentalités religieuses.

De son côté, Joachim Radkau propose l'usage du terme »Nachhaltigkeit«, »développement durable«, comme une notion de référence avec laquelle on pourrait mettre en relief non seulement les rapports entre la société et l'environnement ainsi que l'importance d'un argument »proto-écologique« pour l'établissement du pouvoir, surtout celui d'experts, mais qui tient aussi compte du facteur temps: l'idée de durabilité étant toujours liée à l'idée de perdurer dans l'avenir, elle a une logique similaire à l'exercice du pouvoir. Comme le pouvoir tend à se stabiliser, souvent même à s'éterniser par la voie d'institutions, par exemple, l'idée du développement durable prétend stabiliser ou éterniser les rapports homme – nature. Pourtant il y a, faut-il l'ajouter, d'autres conceptions surtout à l'époque contemporaine. L'alternative classique du développement durable, fondamentalement »conservateur« serait donc un développement dynamique, guidé par l'idée de la croissance (non seulement économique, mais aussi du pouvoir, de la mainmise progressive des autorités sur la société et visant à la transformation accélérée du milieu). Dans cette optique, on pourrait faire la comparaison historique de ces conceptions qui toutes les deux prétendent à rendre stables l'existence de l'homme. Toutes deux ont un côté idéologique ainsi que pratique; et les effets écologiques des deux peuvent être décrits.

De manière très générale il paraît possible d'identifier au moins quatre types de relations entre pouvoir et environnement, ou plutôt quatre dimensions de recherche, qui interfèrent pourtant, à savoir: la domination de l'environnement par l'homme, les restrictions imposées par les conditions environnementales pour l'exercice du pouvoir des hommes sur les hommes, l'environnement dans lequel sont inscrits les rapports de pouvoir et l'environnement qui est un argument de pouvoir. En soulignant que ces dimensions interfèrent, nous voudrions indiquer qu'elles peuvent être, toutes les quatre, appliquées à la fois à une multitude de phénomènes, comme par exemple la gestion des forêts, les relations entre l'homme et l'animal, etc. Ainsi on peut voir que les communications écrites rassemblées dans ce livre renseignent sur plusieurs de ces dimensions à la fois.

– La domination de l'environnement par l'homme peut nous intéresser sous au moins deux aspects. D'abord, elle se présente en tant que telle: dans quelle mesure une société étend-elle son emprise sur l'environnement naturel, c'est-à-dire jusqu'à quel

¹⁶ Il est évident que Robert Delort ne se cantonne pas uniquement aux sources écrites, lui qui a plaidé tout au long de sa carrière pour la diversité des sources que ce soit pour écrire une histoire des animaux ou celle de l'environnement.

point sait-elle manipuler les données matérielles et biologiques avec lesquelles elle est confrontée dans son cadre d'existence et depuis quand? Pour gagner en épaisseur historique, nous avons choisi de remonter jusqu'aux âges des métaux avec la contribution d'Olivier Büchsenschütz. Dans quelle mesure chaque société est consciente de possibles désavantages ou de répercussions funestes pour elle-même¹⁷? Quel est le rôle de l'animal: pur instrument pour l'homme, ou membre inférieur de la société avec qui on habite les mêmes endroits, auquel on adresse la parole? Suivant cette optique, les frontières entre l'animalité et l'humanité sont-elles véritablement étanches ou possèdent-elles des similarités qu'il conviendrait d'examiner par exemple dans le cadre de la chasse (cf. l'article de François Duceppe-Lamarre)?

Le deuxième aspect concerne davantage les relations entre les hommes en fonction de la domination sur l'environnement. Est-ce que la domination de l'environnement et l'accès aux ressources naturelles changent la nature du pouvoir, est-ce qu'ils renforcent le pouvoir de certains groupes ou est-ce qu'ils causent des conflits? Quelles techniques ou pratiques permettent à la société de dominer ou de manipuler des processus naturels – et dans quelle mesure la stabilité (plus ou moins assurée) des relations entre société et environnement stabilise ou met en danger les rapports de force entre les hommes? La maîtrise de l'eau, dans les sociétés agraires, par exemple, peut à la fois être à la base d'un pouvoir économique voire politique par rapport à des sociétés voisines, et elle peut créer, par l'existence d'une bureaucratie, les fondements de nouvelles relations sociales au sein de la société en question. Concernant l'époque contemporaine il faudrait penser aux sciences naturelles, à la chimie et à la technologie moderne qui n'ont pas seulement changé les savoirs et la mainmise sur l'environnement, mais qui ont aussi ouvert de nouvelles pistes pour accumuler du savoir sur l'homme; ainsi la domination intellectuelle de la nature a pu être élargie sur la société. Les infrastructures modernes en sont un exemple important (cf. les articles de Dirk van Laak et de Laurence Lestel). Finalement, les conflits sur l'accès aux ressources naturelles se présentent souvent comme des questions de pouvoir (militaire) dont témoignent les conflits sur les régions d'industrie lourde aux XIX^e et XX^e siècles (Lorraine, région de la Sarre)¹⁸.

– La deuxième dimension représente les restrictions imposées par des conditions environnementales à l'exercice du pouvoir. Souvent, et surtout dans les sociétés pré-modernes, l'environnement peut mettre un frein à l'exercice ou l'expansion du pouvoir, ne serait-ce que lorsque les données géographiques ou les conditions météorologiques s'avèrent défavorables à des expéditions militaires ou à l'établissement de systèmes d'information ou d'administration. L'indépendance culturelle et politique de certaines régions montagnardes, qui a souvent survécu jusqu'au XIX^e/XX^e siècle, en témoigne. Martin Knoll souligne dans son analyse des chasses d'apparat du XVIII^e siècle que l'impression d'une domination totale sur la surface boisée était plutôt une illusion et

¹⁷ Avec cette idée apparaît le vaste thème des risques qui est un des axes féconds de recherche de la géographie contemporaine. Pour une vision d'ensemble: André DAUPHINÉ, *Risques et catastrophes. Observer, spatialiser, comprendre, gérer*, Paris ²2003.

¹⁸ Sabine Barles montre des autorités publiques qui se voient dans la situation de devoir réagir face aux nuisances industrielles.

que les manipulations de la forêt ainsi que du gibier se heurtaient souvent à des limites étroites. Jérôme Buridant met en relief l'importance des coûts de transport pour le prix du bois en comparaison à celui du charbon, structurant ainsi les prix des combustibles.

En général on peut formuler l'hypothèse qu'une société qui sait créer une «deuxième nature» ou des infrastructures qui garantissent l'approvisionnement régulier de ses membres en matières premières, est capable de créer des relations internes de pouvoir assez stables. En revanche, elle est plus vulnérable dans le cas où les infrastructures s'écrouleraient. Entre ces deux cas de figure, Laurence Lestel démontre qu'il existe aussi des phases de doute durant lesquelles l'État enregistre les dysfonctionnements environnementaux qu'il a généré tout en hésitant sur la marche à suivre.

Finalement il ne faut pas oublier que les nuisances causées par la manipulation de l'environnement peuvent déstabiliser un système de gouvernement, si elles atteignent un degré qui remet en question l'efficacité ou les avantages de ce système. Les mouvements écologiques pendant les dernières années de l'ex-RDA constituent un bon exemple.

– La troisième dimension met l'accent sur le rôle révélateur de l'environnement pour l'historien. Le façonnage de l'environnement reflète les relations de pouvoir. Là, où l'environnement est manipulé ou travaillé par l'homme, c'est-à-dire partout en Europe, il porte les traces de la société qui l'habite, reflétant entre autres les rapports sociaux. Ainsi le pouvoir social et politique est inscrit dans l'environnement. Le regard sur le paysage en donne de multiples exemples. Le droit de succession et les relations entre paysans et seigneurs façonnent la forme des champs; l'environnement urbain avec ses différentes zones d'habitation (exposées de manière inégale aux effets de la pollution) reflète nettement les hiérarchies sociales. Les transformations des paysages et du métabolisme humain par les infrastructures modernes informent très bien sur les mécanismes du pouvoir au sein des sociétés, par l'inclusion des uns, et par l'exclusion des autres qui n'ont pas droit à l'eau potable, aux lignes TGV... (cf. van Laak). Sur une autre échelle, les effets écologiques d'exploitation, dans les colonies européennes par exemple, manifestent les rapports de force entre les différentes parties du monde. Cette troisième dimension est d'autant plus importante pour une approche d'histoire de l'environnement qu'elle met en relief la valeur documentaire des données environnementales: le paysage et son façonnage constituant une source importante pour l'histoire humaine – ce qui se voit surtout dans les données archéologiques utilisées par Olivier Büchsen-schütz et François Duceppe-Lamarre, pouvant se réclamer ici d'une tradition importante qui inclut, entre autres, l'école des Annales et l'approche d'histoire »totale«.

Mais on peut aussi renverser la perspective qui voit dans les pratiques (et les archives, surtout) du pouvoir politique un révélateur de l'état de l'environnement.

– La quatrième dimension tient compte du fait que l'environnement est souvent transformé en argument de pouvoir. Dans cette dimension on se concentre sur la perception de l'environnement et sur sa transformation en un argument politique ou en une métaphore du pouvoir et de sa légitimité: Les aristocrates par l'usage de la chasse aux époques médiévale puis moderne, mais aussi auparavant lorsqu'ils utilisent des insignes du pouvoir provenant de l'exploitation des ressources naturelles durant l'âge du fer (cf. l'article d'Olivier Büchsen-schütz), ou bien les grands rois qui, par la trans-

formation du paysage en un jardin, se sont mis en scène comme les maîtres du pays voire même de l'univers. La maîtrise de l'environnement paraît »naturaliser« la maîtrise sur les hommes, la mettant hors de question pour ainsi dire. Un argument similaire est à la base des frontières dites »naturelles« comme le Rhin pour les Français et les Allemands. En Amérique du Nord, cependant, la *rolling frontier* et l'idée du combat contre la nature sauvage – et ses représentants les Amérindiens – a donné une identité à une société de pionniers¹⁹. Actuellement, la nature en danger sert, entre autres, d'argument pour l'extension des pouvoirs de l'Union européenne, multipliant les directives concernant la protection du milieu, élargissant ainsi les compétences de Bruxelles. Jérôme Buridant met en relief dans sa communication le rôle du débat sur la pénurie de bois mais qui est en fait un débat sur la légitimité de la mainmise sur les produits de l'environnement forestier; François Duceppe-Lamarre insiste sur la constitution de territoires de chasse parfois monumentaux qui ont un sens seigneurial bien avant un sens écologique; Martin Knoll nous informe sur la valeur représentative des grandes chasses aux temps modernes, incluant l'espace boisé et l'animal pourchassé dans les cérémonies de cour, et Dirk van Laak souligne la dimension représentative des infrastructures surtout en normalisant ce qu'elles font, c'est-à-dire l'approvisionnement régulier des hommes avec les ressources naturelles. Par la normalisation de la mise en service permanente des richesses de la nature, les infrastructures légitiment les agents qui les mettent à disposition, en l'occurrence: l'État – bien qu'il soit en train d'être délégitimé, depuis les années 1970, dans la mesure où nombre d'infrastructures sont (re)converties dans la gestion privée.

Ces quelques remarques laissent bien voir que la question du pouvoir et de l'environnement possède de nombreuses facettes. En présentant au lecteur les communications de notre rencontre, nous ne voulons pas soutenir qu'elles constituent une analyse totale des phénomènes en question. Il s'agit volontairement d'une première approche, guidée par l'idée de mettre ensemble des exemples concernant plusieurs démarches et plusieurs sujets dans une continuité chronologique: méthodologie chez Olivier Büchschütz, Gerrit Jasper Schenk, Robert Delort et Joachim Radkau, chasse chez François Duceppe-Lamarre et Martin Knoll, ressources naturelles chez Jérôme Buridant, infrastructures chez Laurence Lestel et Dirk van Laak.

Cette publication convie les sciences historiques à la rencontre des sciences de la vie et de la terre. Il est loin le temps où Georges Bertrand pouvait écrire à juste titre que »l'interprétation historique du facteur naturel dans ses relations avec la société et la structure agraires reste donc le problème le plus mal élucidé, le plus rarement abordé et surtout le plus mal posé de toute l'histoire rurale«²⁰. Cette prise de position et de conscience a servi et sert encore de position de départ de générations de recherches historiques qui ont souvent donné des travaux sous forme de manifestes²¹. Certains ont ajouté

¹⁹ Roderick NASH, *Wilderness and the American Mind*, New Haven ³1982.

²⁰ Georges DUBY, Armand WALLON (dir.), *Histoire de la France rurale*, vol. 1, Paris 1992, p. 40–41 (première édition de 1975).

²¹ Des »manifestes« aux titres évocateurs comme: Jean GUILAINE (dir.), *Pour une archéologie agraire à la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Paris 1991; Corinne BECK, Robert DELORT (dir.), *Pour une histoire de l'environnement. Travaux du programme interdisciplinaire*

une dimension spatiale, d'autres un élément de l'écosystème, tous des outils et des méthodes, bref des travaux pionniers en la matière.

Et puisque « nous sommes des nains sur des épaules de géants... »²², cet ouvrage permettra une réflexion sur les disciplines en présence, les méthodes d'approche et les sources utilisées voire utilisables à partir d'une diversité de sujets. Le lecteur se rendra aisément compte que l'approche française est informée par les méthodes archéologiques, géographiques ou même des sciences naturelles. Surtout la tradition géographique, très forte dans l'historiographie de l'hexagone, se fait remarquer dans les textes. À l'est du Rhin, par ailleurs, on remarque une plus grande « pureté » des méthodes historiques, surtout influencées par l'histoire sociale et l'histoire des techniques. Conséquence de l'*Umweltgeschichte* qui a développé en Allemagne une identité de filière historique à part entière et à part. Concernant les disciplines, la France les panache avec un certain bonheur. La géographie et l'histoire se rencontrent jusqu'aux concours de l'enseignement secondaire, l'archéologie et l'histoire de l'art durant les premiers cycles universitaires, l'histoire et l'archéologie du Moyen Âge dans quelques universités et grandes écoles. Le dernier rapport CNRS des sciences de l'homme et de la société ne va-t-il pas dans le même sens lorsqu'il affirme, entre autre, que « l'analyse de la complexité tend également à favoriser l'interdisciplinarité par complémentarité des regards, concepts et méthodes propres de nos différentes disciplines. Chacune pouvant apporter aux autres »²³. Belle profession de foi qui nous meut et nous émeut. Mais après? Y a-t-il une réalité autre que scientifique, c'est-à-dire professionnelle, à l'approche interdisciplinaire? Ou est-ce que le pouvoir de l'environnement s'arrête après avoir fermé à double tour la porte des formations telle une source inépuisable de données mais qui n'étanche malheureusement pas la soif de la demande sociale? Parlant de sources, là réside une des originalités fortes des historiens travaillant sur l'environnement: celle d'interroger autrement ce qu'il convient d'appeler un éparpillement documentaire. L'enquête sur cette hétérogénéité de sources, comme l'a naguère affirmé Robert Delort²⁴, fait émerger des méthodes d'analyses qui permettent d'une part de mieux appréhender les réalités sociales et écologiques, d'autre part leurs relations et leurs coévolutions pour reprendre cette fois la pertinente expression de Joëlle Burnouf et de Corinne Beck. Raisons de plus d'aborder un thème complexe mais riche d'enseignements comme l'environnement et le pouvoir à partir d'une rencontre interdisciplinaire et transpériodique²⁵.

de recherche sur l'environnement, Paris 1993; François DUCEPPE-LAMARRE, Chasse et pâturage dans les forêts du nord de la France. Pour une archéologie du paysage sylvestre (XI^e–XVI^e siècles), Paris 2006; sans parler des nombreux articles qui s'inscrivent dans cette veine historiographique (« Pour une histoire des zones humides », etc.).

²² Citation attribuée à Bernard de Chartres.

²³ Rapport de conjoncture 2004 publié en 2005 sous le titre « L'État de l'art », t. 1, p. 105, rédigé par le conseil scientifique composé de Gérard GRUNBERG, Frank BRAEMER, Sylvie DENOIX, Michel ESPAGNE, Bernard FRADIN, Anne-Marie DAUNE-RICHARD et Christian TAILLARD.

²⁴ Voir dans Robert DELORT, Les animaux ont une histoire, Paris 1984, la partie du 1^{er} chapitre intitulé « Les animaux des siècles passés: leur connaissance et leur étude », p. 15–99.

²⁵ Ce type de démarche se retrouve par exemple dans: Tatiana MUXART et al., Des milieux et des hommes: fragments d'histoires croisées, Paris 2003.

En travaillant sur le long terme, le sujet met en exergue les spécificités des relations nature/société par milieu. L'optique de la longue durée, chère à l'école historique française depuis Fernand Braudel, permet en effet de distinguer les évolutions rapides de leur contraire, les «nappes d'histoire lente» pour reprendre le langage braudélien²⁶. Toutefois, si le temps long est privilégié pour le thème du colloque, les pas de temps et leur agencement restent au choix des intervenants: microhistoire, histoire médiane, temps long, chacune avec ses singularités. C'est ainsi que les siècles sont franchis, de l'âge du fer à l'époque contemporaine, en passant par le Moyen Âge et les Temps modernes.

Finalement, nous comptons faire un point historiographique à partir des recherches françaises et allemandes²⁷. À la base de ce livre se trouve la première rencontre du genre en histoire de l'environnement organisée depuis la fondation de l'Institut historique allemand de Paris²⁸. C'est déjà en soi un vide à combler qui rappelle l'inexistence de moments de rencontres scientifiques spécifiques (autre que les colloques qui sont essentiellement internationaux ou nationaux voire nationaux saupoudrés de quelques rares collègues ayant franchis les lignes imaginaires des frontières nationales...) entre les chercheurs des historiographies françaises et allemandes²⁹. Or, cet atelier-colloque franco-allemand sur l'environnement et le pouvoir a eu lieu sous le regard d'un illustre prédécesseur, le naturaliste Alexander von Humboldt (1769–1859)³⁰ qui incarne un moment de rapprochement entre les chercheurs français et allemands. Dans le monde globalisé du XXI^e siècle, n'est-il pas autant nécessaire de délier les langues nationales et d'ouvrir les historiographies sur des sujets aussi sensibles et rabattus dans les médias que l'environnement et le pouvoir?

²⁶ Les recherches françaises en histoire de l'environnement baignent encore dans une large mesure dans cette conception fondatrice. Par exemple: Didier GALOP, *La forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées. 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée*, Toulouse 1998.

²⁷ Une telle démarche eut lieu, pour les médiévistes, à Sèvres les 21 et 22 novembre 1997 puis à Göttingen les 20 et 21 novembre 1998 avec une publication dans chacune des deux langues. Pour la version française: Jean-Claude SCHMITT, Otto Gerhard OEXLE (dir.), *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, Paris 2002. Si le thème de l'espace a été effectivement abordé lors de la rencontre de Göttingen, il ne couvre cependant qu'une partie des dimensions et des problématiques liées à l'environnement.

²⁸ L'Institut historique allemand de Paris qui a été fondé en 1958.

²⁹ Un vide qui doit cependant être comblé afin d'entrer dans un espace européen de la recherche. Si «L'Europe est l'espace où se joue l'avenir de la recherche française», pour reprendre les paroles du Directeur général du CNRS Bernard Larrourou, une telle journée s'intègre ainsi de plain-pied avec les objectifs affichés par l'établissement public scientifique et technologique d'après le rapport sur l'activité du CNRS en 2004 rédigé par Gérard Mégie et Bernard Larrourou et présenté lors du conseil d'administration du 24 mars 2005.

³⁰ Une copie d'un portrait fait par Heino Zingerling en 1961 d'après un original de Karl Begag se trouve en effet accroché au mur côté cour intérieure de la salle de conférences de l'Institut historique allemand, signalant ainsi une des missions de ladite institution.

Nature, pouvoir et constructions idéologiques dans l'Europe des origines

On peut lire encore dans l'ouvrage paru cette année de Pascal Dibie, un ethnologue qui analyse »Un village métamorphosé, une révolution dans la France profonde«¹, la description d'une Europe antique rigoureusement classique. Il écrit en page 19:

ce moment où la Grèce s'identifiait à une Europe qui s'inventait en triomphant contre la barbarie, en imaginant la démocratie, la loi et la raison, pour s'opposer à la violence de l'autre [...] Les Grecs transmettent leur idéal à Rome qui [...] allait le préciser et le répandre dans tout le »monde habitable« [...] Je m'imagine la vie sur le limes, qui séparait le monde romain des barbares où [...] se construisaient des cultures, notre culture.

Suit une évocation du déferlement de ces barbares, dont la culture s'interpénètre avec celle de Rome et trouverait son équilibre au contact de l'empire byzantin, hellénisé et christianisé.

Ce n'est pas de cette Europe là dont je vous parlerai aujourd'hui, mais de celle que la culture que ce spécialiste du monde rural ignore, résume, classe dans la barbarie, tout en y situant les origines du monde rural actuel qu'il étudie. Strabon² et Tacite³ avaient déjà perçu qu'entre le monde des nomades, que nous regroupons aujourd'hui dans la catégorie des chasseurs-cueilleurs, et celui des cités, *poleis* ou *civitates*, s'intercalait, en Espagne, au nord des Alpes et jusque dans les îles Britanniques, des *kômai*, que j'aurais tendance à traduire finalement par »campagnes«; là où des gens vivaient sinon en citadins, du moins en »bons pères de famille«, en propriétaires-exploitants de domaines dont Caton et les agronomes latins auraient apprécié la compétence et la sagesse. Strabon⁴, qui explique l'organisation des sociétés humaines par l'influence des conditions naturelles, explique la violence des vrais barbares par les montagnes arides et le climat détestable qui rend leur territoire impropre à l'agriculture; il identifie en Europe tempérée un milieu propice au développement d'une certaine forme de civilisation, qui n'a pas toutefois atteint l'étape de l'urbanisation.

Les historiens ont longtemps considéré les cultures de l'Europe tempérée à travers les textes relativement tardifs des auteurs classiques, et adopté leurs messages idéologiques sans décrypter les particularités ethnographiques, les *mirabilia*, qu'ils avaient relevés au passage. Sur cette construction intellectuelle antique s'étaient de plus gref-

¹ PASCAL DIBIE, *Un village métamorphosé, une révolution dans la France profonde*, Paris 2006.

² STRABON, *Géographie*. Livres III et IV, texte établi et traduit par François LASSERRE, Paris 1966.

³ TACITE, *La Germanie*. Texte établi et traduit par Jacques PERRET, Paris 1967.

⁴ PATRICK THOLLARD, *Barbarie et civilisation chez Strabon. Étude critique des livres III et IV de la géographie*, Paris 1987.

fés toutes sortes de mythes nationalistes, revendiqués encore par les acteurs de la Seconde Guerre mondiale. Ce sont les résultats spectaculaires de l'archéologie, et peut-être aussi l'utopie radicale d'Astérix, qui ont débarrassé l'histoire de l'Europe tempérée de tous les obstacles qui masquaient sa réalité aux historiens.

Du néolithique au début de l'âge du fer, cette Europe offre des ressources agropastorales et minières largement équivalentes à celle des pourtours de la Méditerranée, et les différences économiques entre les sociétés septentrionales et méridionales ne sont pas criantes. La divergence, qui n'exclue pas des contacts étroits, se produit dans la façon dont est intégrée la mode orientalisante, et surtout dans le développement des cités. S'il faut résumer les choses de façon caricaturale, le pouvoir dans le nord reste à la campagne jusqu'au II^e siècle avant J.-C., alors que la ville s'impose au sud dès le milieu du I^{er} millénaire avant J.-C.

Je commencerai cet article par un bref rappel historiographique de la démarche qui a conduit les historiens à remplacer le mythe des origines par une étude plus objective des données disponibles, intégrant peu à peu les rapports dialectiques entre l'homme et son milieu. Nous verrons ensuite comment on peut définir l'économie des populations de l'âge du fer européen. Enfin nous aborderons l'évolution de la société et du pouvoir dans les manifestations collectives.

1. HISTORIQUE DE LA RECHERCHE

Au début des années 1930 paraissent presque simultanément les essais de Gaston Roupnel, Roger Dion, et Marc Bloch⁵ qui abordent, chacun à leur manière, les origines du paysage rural européen. Roupnel a bien défini cette Europe des champs et des troupeaux, originale aussi bien par rapport au système méditerranéen que par rapport aux forêts du nord. Il oppose les régions d'*openfield*, ce qu'il appelle »la vraie campagne«, cultivées selon une organisation collective, au bocage, synonyme pour lui d'exploitation individualiste et primitive. C'est aux populations du néolithique et de l'âge du bronze qu'il attribue le premier système, tandis que le second aurait été réintroduit par des populations belliqueuses intrusives, celtiques, puis germaniques. Cette attribution ethnique nous semble aujourd'hui tout à fait fantaisiste, d'autant plus que l'organisation des parcellaires a changé de nombreuses fois dans les mêmes régions pendant les âges des métaux. Marc Bloch se contente dans ses ouvrages de faire remonter les origines du paysage au Moyen Âge, en même temps qu'il exprime dans ses comptes rendus de la revue »Les Annales« un certain scepticisme prudent vis-à-vis des premières attributions de parcellaires fossiles britanniques à la protohistoire. Roger Dion développe, à partir de l'analyse des témoignages de César et de Tacite, une théorie sur les racines de la rotation des cultures. C'est en fait cette pratique qui serait décrite chez les Germains, où les champs cultivés sont redessinés chaque année, dé-

⁵ Marc BLOCH, Les caractères originaux de l'histoire rurale française, Oslo, Paris 1929; Gaston ROUPNEL, Histoire de la campagne française, Paris 1932; Roger DION, Essai sur la formation du paysage rural français, Paris 1934.

duits d'un vaste espace consacré avant tout à l'élevage. Au-delà des discussions des géographes, entre le rôle respectif du déterminisme naturel et celui de la volonté humaine, qui avait opposé en 1903 Vidal de La Blache⁶ aux géographes allemands, les tentatives de ces historiens visent assez naïvement à dater et à attribuer à un groupe culturel l'origine des grands types de paysage.

L'«Histoire de la France rurale», publiée en 1978, invite à développer une histoire du monde paysan, confronté au milieu naturel et aux aléas du climat. Gérard Bailloud signale déjà comment l'étude de l'évolution de l'élevage et des plantes, spécialité jusque là de la préhistoire, va fixer l'attention des archéologues protohistoriens et historiens dans les décennies suivantes. Les premiers résultats sont réunis en 1989 dans l'ouvrage collectif «De Lascaux au Grand Louvre»⁷. Ici il n'est plus question de rechercher les sources des idéologies ou des nations dans le passé. L'idée de progrès continu, et de hiérarchie entre les cultures, barbares ou civilisées, disparaît. L'homme est analysé dans son milieu, c'est le dialogue avec la nature et les stratégies de subsistance qui fondent la plupart des recherches. On voit même apparaître ici ou là des tentatives d'explication des événements historiques par un brusque changement du climat, ou bien au contraire une exagération du rôle de l'homme dans la dégradation du milieu. La causalité en histoire repose toujours sur une multiplicité de facteurs. Cette réorientation des recherches sur l'environnement de l'homme a permis la collaboration active, sur des périodes postérieures à la préhistoire, des spécialistes des sciences de la nature et des historiens. Dès lors les querelles traditionnelles des géographes, sur le déterminisme du climat et du substrat rocheux des régions naturelles, sont devenues obsolètes, parce que l'analyse est poussée beaucoup plus loin dans le détail. Au moment même où l'agriculture européenne s'affranchissait du milieu à force d'engrais et de traitements divers; la science paysanne de l'exploitation de toutes les potentialités locales était enregistrée par les chercheurs, géographes comme Pierre Brunet ou Georges Bertrand pour les périodes récentes, archéologues pour les périodes plus anciennes.

Il est alors apparu clairement que l'homme européen a domestiqué, au sens fort du terme, non seulement les animaux et les plantes, mais aussi la quasi-totalité de l'espace disponible, pour produire ce qu'il voulait avec ou malgré les potentialités locales. Cette domestication commence bien sûr au néolithique, mais dès l'âge du bronze elle conduit à une fixation de l'habitat et à une organisation rigoureuse de la campagne, qui est tout sauf naturelle: la Gaule chevelue de César a perdu l'essentiel de son couvert forestier au cours du troisième millénaire avant J.-C.

2. L'ÉCONOMIE RURALE

Cette économie rurale combine agriculture et élevage, l'un comme l'autre ont réduit la chasse et la cueillette à des activités marginales ou ludiques. Leur combinaison systé-

⁶ Paul VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau géographique de la France*, dans: Ernest LAVISSE (dir.), *Histoire de la France depuis les origines jusqu'à la révolution*, Paris 1903.

⁷ Christian GOUDINEAU, Jean GUILAINE (dir.), *De Lascaux au Grand Louvre*, Paris 1989.

matique, bien que variable suivant les régions et les périodes, est à l'origine de multiples stratégies de contrôle et d'exploitation du milieu. Les textes ne sont pas disponibles, qui pourraient illustrer les conflits de toutes sortes qui ont pu jaillir des droits de parcours, de pacage, de propriété éminente ou directe, mais il est certain qu'ils ont existé bien avant que les archives juridiques écrites nous en laissent une trace. La recherche permanente d'une meilleure exploitation des terres apparaît à travers l'outillage: l'introduction du fer est considérée comme décisive pour séparer définitivement la forêt et la friche des parcelles cultivées; l'araire au soc de fer, le coutre qui fend l'herbe, la herse qui brise les mottes, sont les outils qui manifestent la volonté de cultiver même les terres les plus lourdes de l'Europe nord-alpine. La faux dès le II^e siècle avant J.-C. met en évidence le développement des prairies de fauche qui permettent le maintien des troupeaux à l'étable pendant la mauvaise saison. À travers les chars de guerre conservés dans les tombes, nous imaginons volontiers ceux qui ont permis de transporter dans les champs fumier et amendement. Des chemins sont tracés pour distribuer les parcelles et canaliser le bétail, des talus ou des fossés protègent les cultures et maintiennent les sols travaillés. Quelques exemples particulièrement bien conservés nous apprennent qu'il n'y a pas un système agro-pastoral protohistorique par période et par région, mais au contraire des variations incessantes dont les traces se compliquent au fur et à mesure que le palimpseste s'enrichit. Bary Cunliffe⁸ a fait récemment une synthèse pour le Wessex qui illustre l'alternance sur les mêmes terres de parcellaires aménagés pour privilégier d'abord l'élevage, puis quelques siècles plus tard des réseaux serrés de parcelles cultivées, tantôt contrôlés par des fermes isolées, tantôt par des habitats fortifiés de hauteur. Si nous ignorons à peu près tout du régime de la propriété, l'homogénéité de la trame parcellaire et de l'habitat suggèrent une société hiérarchisée et des contraintes collectives fortes. Les changements radicaux que nous percevons entre ces trames toutes les deux ou trois générations ne se sont pas produits sans conflits: conflits entre éleveurs et agriculteurs, entre les fermes isolées et les occupants de *hill-forts*. On imagine volontiers un monde barbare déchiré par une insécurité latente entre pillards et producteurs. L'analyse de l'évolution des terroirs depuis le II^e millénaire avant J.-C. révèle au contraire une organisation rigoureuse et complexe de la campagne. Le stockage des céréales et des légumineuses, dans des greniers surélevés ou dans des silos souterrains en atmosphère confinée, connaît des périodes d'expansion et de concentration, surtout au milieu du I^{er} millénaire avant J.-C., puis disparaît curieusement des gisements archéologiques. Qui contrôlait ces batteries d'une centaine de silos, concentrées dans un plat pays où les habitations sont dispersées, comme dans le Bassin parisien, ou sur une hauteur fortifiée, comme en Bavière ou dans le sud de la Grande Bretagne? Aucun texte n'est disponible pour cette époque ancienne, et les riches sépultures contemporaines des aristocrates ne font jamais allusion à cette sorte de richesse. De même l'élevage des bovidés, des porcs et

⁸ Bary CUNLIFFE, *Bronzezeitliche und eisenzeitliche Gesellschaften in Nordwesteuropa. Gesellschaften und Territorien im eisenzeitlichen Wessex*, dans: Jörg BIEL, Dirk KRAUSSE (dir.), *Frühkeltische Fürstensitze. Älteste Städte und Herrschaftszentren nördlich der Alpen*, Internationaler Workshop in Eberdingen-Hochdorf 2003, Esslingen 2005, p. 84–102.

des moutons, n'est pas représenté dans l'art celtique, alors qu'il est très présent dans les bijoux scythes par exemple. Nous savons cependant, par l'archéologie et par les textes, que le cheptel joue un rôle important dans l'économie, pour la viande et le lait d'abord, mais aussi pour la traction, la fumure, la laine et le cuir. La fabrication de salaisons et leur exportation suggère une organisation sociale qui gère les échanges entre les producteurs et leurs clients. Le transport sur de longues distances de produits pondéreux est assuré par des chars et des charrettes dès le début de l'âge du fer. Les techniques de conservation, de transport, et d'échange sont en place bien avant que l'usage de la monnaie et de l'écriture ne leur donne une forme plus familière pour nous. La combinaison équilibrée et étroite entre la production agricole et l'élevage laissent la possibilité au développement de stratégies d'exploitation et de pouvoir aussi complexes que celles dont nous avons les témoignages écrits aux époques historiques. À cela s'ajoutent les richesses minières et la production artisanale.

3. LE CONTRÔLE DES MATIÈRES PREMIÈRES ET DE L'ÉCONOMIE

LES MINES

Ce n'est pas un hasard si le premier âge du fer a été défini par les découvertes de la mine de sel de Hallstatt en Autriche et les riches sépultures qui lui sont associées. L'ampleur des galeries, et l'origine lointaine des objets précieux accumulés dans les sépultures révèlent une activité intense et bien organisée. Même si on mesure bien plusieurs niveaux de richesse dans les sépultures, l'analyse des squelettes révèle les stigmates du travail dans la mine à peu près sur tous les individus, et même la répartition des tâches entre les hommes, les femmes et les enfants: mais ce n'est pas possible de reconstituer avec précision l'organisation sociale qui gérait le travail et répartissait les profits. Sur le Dürrenberg en Autriche ou dans la vallée de la Seille en Lorraine, pour citer deux gisements qui produisent des quantités de sel remarquables, nous ne connaissons pas non plus l'organisation sociale qui gère les mineurs. Dans les deux derniers siècles avant J.-C., plusieurs grosses fermes isolées dans la vallée de la Somme, contrôlées par une famille noble, possèdent quelques fours à sel, mais leur production est à une échelle beaucoup plus modeste. D'après la richesse et les rituels qui caractérisent certaines sépultures associées à ces exploitations, nous pouvons dire que les aristocrates contrôlaient cette activité, mais le statut des exploitants, collaborateurs, ouvriers, ou esclaves, reste vague. Moins concentrées, les traces de mines d'or ou d'extraction de fer sont largement étudiées depuis une cinquantaine d'années. On a voulu y voir la source de richesse des occupants des riches tertres funéraires qui se dressent encore dans leur voisinage, par exemple dans les pays rhénans. En réalité, cette corrélation spatiale ne résiste pas à une analyse statistique plus large, même si ces mines ont certainement été un facteur de richesse parmi d'autres à certaines époques. Il est cependant possible dans quelques cas de mettre en évidence l'origine très ancienne de certains axes d'échange, par exemple le »goldene Steig« entre les mines de sel du

Dürrnberg et les mines d'or de Bohême⁹. Les réseaux de distribution des meules rotatives dont on connaît bien les carrières s'étendent sur un rayon de cent à deux cents kilomètres. Quand il y a concurrence entre deux roches, par exemple entre la rhyolite des Vosges et le basalte de l'Eifel, les variations des distributions d'une période à une autre reflètent l'intervention d'un pouvoir commercial ou politique qui l'emporte sur les contraintes du milieu.

LES INSIGNES DU POUVOIR

Les productions artisanales, depuis les éléments du costume jusqu'aux parures et aux armes, expriment directement la hiérarchie entre les individus et la distribution du pouvoir dans le milieu familial ou au niveau du groupe. Les sépultures de l'âge du fer sont de véritables mises en scène qui présentent au moins le mort en costume d'apparat, parfois des objets personnels, et même un viatique disposé avec soin dans une chambre funéraire. Le nombre et la position des parures des femmes semblent exprimer leur fonction dans la famille, le matériau dans lequel elles sont réalisées leur richesse. L'armement des hommes, plus ou moins développé, peut être mis en parallèle avec les hiérarchies militaires décrites par les textes grecs et latins. La présence d'un char, exceptionnel et très décoré au premier âge du fer, plus fréquent et plus modeste à partir du V^e siècle avant J.-C., est à l'évidence un signe de pouvoir. Il peut être associé à une femme comme à Vix (Côte-d'Or), accompagner un prêtre comme à Hochdorf (Wurtemberg); au V^e et IV^e siècle avant J.-C. il prend une connotation nettement militaire, et se répand dans une aristocratie plus nombreuse et moins riche, comme en Champagne, en Ardenne, ou dans le Yorkshire.

Les armes et les parures, d'une qualité souvent exceptionnelle, portent un décor qui exprime à la fois des préoccupations religieuses ou apotropaïques, mais aussi l'identité et l'étendue du pouvoir du personnage qui les porte. Les fourreaux richement décorés jouent le même rôle que les écus au Moyen Âge. L'utilisation de l'ambre et du corail, puis du verre rouge pour rehausser l'éclat de l'or, du bronze, ou du fer, correspond à des modes qui caractérisent pour chaque génération tout le monde celtique. Ces insignes du pouvoir révèlent des communications étroites et rapides entre les aristocraties depuis le cours moyen du Danube jusqu'à la côte atlantique. Les importations et les imitations d'objets méditerranéens participent périodiquement à ce réseau, mais seulement dans la mesure où elles sont intégrées à une mode ou à une pratique qui exprime l'appartenance à l'élite locale du monde celtique.

⁹ Ludwig PAULI, *Der goldene Steig. Studien zur vor- und frühgeschichtlichen Archäologie*, dans: Georg KOSSACK, Günter ULBERT (dir.), *Studien zur vor- und frühgeschichtlichen Archäologie. Festschrift für Joachim Werner zum 65. Geburtstag*, t. 1: Allgemeines, Vorgeschichte, Römerzeit, Munich 1974, p. 115.

LES ARTISANS

Le statut des personnes qui produisent ces costumes, ces armes et ces bijoux ne peut pas être appréhendé directement. Il a de plus certainement beaucoup évolué au cours du I^{er} millénaire avant J.-C. Quelques rares représentations montrent que le travail de la laine et le tissage font partie des activités des femmes nobles. La présence d'outils dans les sépultures est exceptionnelle. Les forges et les ateliers de bronziers sont discrets mais présents dans certaines fermes isolées. Aux VI^e et V^e siècle avant J.-C. apparaissent des concentrations d'ateliers, parfois associées à des résidences aristocratiques comme à Bourges (Cher) ou sur la Heuneburg (Hundersingen, Wurtemberg), parfois le long d'une voie de communication dans le plat pays, comme à Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire), ou à Lyon (Rhône). Ces agglomérations disparaissent ensuite pour ne revenir qu'au II^e siècle avant J.-C. On connaît alors des exemples sur la Loire, le Rhin, le Danube, la Vltava. Les habitants de ces agglomérations produisent des objets en métal, en corne, en lignite, en verre, importent des amphores, fabriquent et utilisent des monnaies. Leurs ateliers sont juxtaposés sans ordre préétabli, les habitations laissent peu de traces identifiables, ces agglomérations ne comportent généralement pas de traces des agriculteurs et des aristocrates qui occupent des fermes isolées. Nous avons émis l'hypothèse que ces agglomérations s'étaient constituées sans le contrôle des autorités traditionnelles. Devant leur succès économique, elles auraient été récupérées à la fin du II^e siècle avant J.-C. quand sont fondés les *oppida*. Ces agglomérations de hauteur sont de véritables villes dans la mesure où, probablement sous la direction de la classe aristocratique, elles attirent toutes les classes sociales dans cette nouvelle forme d'habitat: des agriculteurs, des artisans, des nobles. La plupart de ces villes s'installent sur les sites qui étaient fréquentés depuis longtemps comme lieu de culte: on y trouve en effet sinon des sanctuaires, du moins des dépôts d'objets métalliques très importants abandonnés dans le sol siècles après siècles. Dans ces agglomérations, les matériaux notamment métalliques sont largement utilisés et commercialisés, la part symbolique est restreinte. Le souci de productivité se manifeste dans les décennies qui suivent la conquête, avec la mise au point de nouvelles techniques de fabrication d'objets presque en série: la clientèle des artisans s'est élargie bien au-delà du cercle de l'aristocratie. Vers 20 avant J.-C., ces *oppida* sont brusquement abandonnés au profit des agglomérations de plaine qui adoptent le nouveau modèle urbanistique romain.

4. IDÉOLOGIE, ESPACE ET SOCIÉTÉ

Pour terminer je voudrais évoquer des pistes de recherches qu'ont ouvertes récemment Mathieu Poux et Jean-Louis Brunaux en relisant les textes à la lumière des découvertes archéologiques. Certaines sépultures princières du VI^e et du V^e siècle avant J.-C., des sanctuaires et des habitats des périodes plus récentes, nous ont laissé les traces de banquetts sous la forme de vestiges d'amphores, d'ossements animaux, de meules et vaisselle en céramique ou en métal. Or les textes grecs et romains nous donnent des des-

criptions de banquets qui peuvent être rapprochées de ces données. Le plus ancien banquet est organisé autour du prince, c'est celui du personnage de Hochdorf (Wurtemberg) enterré avec un service à manger et à boire qui lui permet de traiter huit convives. Il distribue rituellement la viande qu'il a sacrifiée et l'hydromel. Ensuite vient le banquet militaire, où les hommes en armes sont placés selon leur rang, les guerriers au premier rang et leurs servants autour. Cet ordre qui répond à une distribution tout aussi stricte des mets et des breuvages fait l'objet de contestations entre guerriers qui peuvent aller jusqu'à provoquer des combats. Enfin le banquet le plus récent est largement ouvert et politique. Ce sont des personnages dont on connaît les noms, Ariamnès ou Luern, qui invitent toute la population à manger et à boire dans des enclos où ils ont disposé des chaudrons remplis de viande et des boissons en abondance. Il s'agit alors de constituer un réseau de clientèle autour d'un patron, noble ou homme nouveau, dont on trouve l'écho dans le témoignage de Jules César sur la Gaule. La répartition des lieux de banquet et des sépultures princières n'a rien à voir avec le milieu ou les axes de circulation naturels: la distribution des tombes princières reflète des relations familiales à courte ou longue distance, mais complètement aléatoires. Nous avons déjà vu que leur proximité avec des ressources naturelles n'était pas systématique. La position des *oppida* de La Tène finale en revanche semble obéir à une certaine logique. À petite échelle, ils sont placés sur des points forts du territoire. Le mont Beuvray (Nièvre) est aux limites des bassins de la Saône, de la Loire et de la Seine. Besançon et Mandeure contrôlent la vallée du Doubs et la porte de Bourgogne. De façon générale ils occupent la même position que des capitales régionales qui leur ont succédé jusqu'à aujourd'hui. En revanche à grande échelle ils sont perchés généralement sur une hauteur, en marge du terroir, comme par exemple Heidetränk-Talenge, dans le Taunus au-dessus de la riche plaine de la Wetterau. C'est ce repli symbolique par rapport aux agglomérations d'artisans qui les ont précédés sur des lieux de culte archaïques dont nous avons parlé plus haut. Rappelons-nous la fondation des abbayes clunisiennes et cisterciennes qui se sont érigées dans des déserts pour contrôler ensuite une grande partie de l'économie du monde médiéval.

5. CONCLUSION

Dans les civilisations qui ont confié peu de choses à l'écriture, il est difficile de décrypter les stratégies du pouvoir et le lien qu'elles entretiennent avec la nature. Alors même qu'on a déjà constaté la complexité et la variété des sociétés dites primitives, on considère encore que les barbares de l'Antiquité vivaient l'enfance de l'humanité, proche des vertus et de la violence de la nature. Même si nous sommes incapables de présenter une image complète et cohérente de l'organisation sociale de ces sociétés, nous avons suffisamment d'éléments pour affirmer que dès l'âge du bronze, elles sont aussi coupées du milieu naturel que les campagnes médiévales, voire modernes. Le pouvoir est partagé entre une aristocratie de grandes familles, des hommes libres à la fois paysans et soldats, et des artisans dont le statut et le rôle est plus ou moins affirmé

selon les périodes. Si le phénomène urbain ne se développe que très tard, les habitats isolés et la campagne qui les entoure n'ont plus rien de naturel: les champs, les prairies, les chemins, les forêts même, sont artificiels et fixés probablement par des règles de propriété et d'héritage qui nous échappent. Cet aménagement volontaire de l'espace se manifeste par des changements de production et d'organisation radicaux qui interviennent, comme dans les périodes historiques, à un rythme multiséculaire. L'origine de la campagne européenne, si on la définit comme une exploitation intensive de la quasi-totalité du milieu naturel, n'est pas à chercher vers l'an mil de notre ère, mais plutôt mille ans avant J.-C. La chasse et la pêche sont déjà devenues des activités de loisir pour les aristocrates. La campagne est le lieu de vie, de production, de compétition entre les différents pouvoirs. La nature sauvage est déjà réduite à l'état de relique¹⁰.

DEUTSCHE ZUSAMMENFASSUNG

Das antike Nordeuropa wird bis heute mitunter als eine Umwelt angesehen, in der Barbaren inmitten der Natur lebten. Tatsächlich handelt es sich um eine Welt, die vollständig vom Ackerbau und von intensiver Viehzucht geprägt war, in der die Bewohner verstreut lebten und die Schrift beinahe unbekannt war. Der Beitrag beginnt mit einer kurzen Erinnerung daran, wie die Historiker den Ursprungsmythos durch eine Untersuchung der aus den antiken Texten wie der Archäologie gewonnenen Daten ersetzt und dabei nach und nach die Wechselbeziehungen zwischen dem Menschen und seiner Umwelt berücksichtigt haben. Die Entwicklung der Analyse- und Prospektionsmethoden ermöglicht eine objektivere Sicht der Verhältnisse zwischen dem Menschen und seiner Umwelt. Für die Eisenzeit zeigt die Untersuchung des Geländes, der Nutzung von Viehherden oder der Organisation der Getreidelagerung ausgefeilte und je nach Region und Epoche veränderliche Strategien.

Anschließend wird gezeigt, wie man sich durch den Blick auf die Wirtschaft den Machtverhältnissen während der Eisenzeit nähern kann. Während der Bergbau die gesamte Bevölkerung mobilisierte, ist von den Abhängigkeitsverhältnissen, die die Beziehungen zwischen den Bergleuten prägten, wenig bekannt. Die Insignien der Macht kennzeichnen den Platz eines jeden in seiner Familie wie auch in der gesellschaftlichen Hierarchie: Die Waffen, der Schmuck, die Accessoires – die vom Weinkrug bis zum prunkvollen Streitwagen reichen – sind in den umfangreichen Grabanlagen sorgfältig inszeniert. Der Platz der Handwerker, die diese Gegenstände herstellten, ist mal verborgen, mal steht er im Vordergrund, insbesondere seit dem 2. Jahrhundert v. Chr. In den ersten Städten fanden sich die adeligen oder freien Ackerbauern und die Handwerker zusammen; dies geschah unter der Kontrolle von Volksversammlungen, der Adeligen und von klientelären Strukturen. Schließlich geht es um die ideologische Entwicklung der Gesellschaften und ihre Spuren in der Organisation des Raumes. Die Grabstätten der großen Adelsgeschlechter und die Praxis der Bankette, die mit der Geographie und der Umwelt in keinerlei Verbindung stehen, bringen je nach Epoche den Vorrang der Gottesverehrungen, des Militärs oder der Politik zum Ausdruck. Die Siedlungen werden auf wirtschaftlich günstigen Stellen errichtet, aber der Ort, an dem sie liegen, ist häufig etwas abseits einer nahen Wegkreuzung, so wie manche mittelalterliche Abtei. Das Europa der Kupfer-, Bronze- und Eisenzeit erweist sich folglich als ein sorgfältig konstruierter ländlicher Raum, in dem Pflanzen kultiviert werden und Tiere vollständig gezähmt sind. Auch wenn es keine Texte gibt, läßt sich für jede Region und für die einzelnen Epochen eine besondere Gestaltung feststellen, wo die Landschaft im Laufe des ersten Jahrtausends v. Chr. neu organisiert wird.

¹⁰ Françoise AUDOUZE, Olivier BÜCHSENSCHÜTZ, *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique*, Paris 1989; Olivier BÜCHSENSCHÜTZ, *Les Celtes. De l'archéologie à l'histoire*, Paris 2007.